

Collection «69»
dirigée par Patrick Ben Soussan

Elle publie des essais, philosophiques, moraux, psychanalytiques, historiques, politiques, sociaux... En un mot, «69» participe d'une mise en forme des grandes questions de la vie. «69» chasse les poncifs, s'offre un grand nettoyage de printemps et deux coups de balai en nos chapelles des Saintes Vérités, dépoussière nos petites mythologies du quotidien. Militante. Engageant le lecteur dans une mobilisation en quelque sorte contre. Contre des pans entiers de fausses vérités, des amalgames, des clichés qui nous suivent à la trace, martèlent nos consciences collectives et constituent habilement les fondements même de nos histoires culturelles. Mais, malgré notre époque dite postmoderne qui n'appelle que cela, elle ne publiera ni livre de recettes ni précis de gouroulogie: «69» ne sera pas un lieu de réponse mais bien un moment de questionnement, pris dans l'élan, l'urgence, et tendu vers l'autre, dans une vraie soif de transmission.

Retrouvez tous les titres parus sur
www.editions-eres.com

Je n'entendais pas
le cri des pierres

DU MÊME AUTEUR :

SUR L'ÉDUCATION

Métier impossible, ESF éditeur, 1992

La question du sujet en éducation et en formation,
L'Harmattan, 1996 (collectif)

La morale des enseignants, L'Harmattan, 1997

Innovation école, Autrement, 2001

Plaidoyer pour un vrai débat sur l'éducation,
Little Big Man, 2003

École cherche ministre, ESF éditeur, 2007

Une école sans boussole, une société sans projet,
Chronique sociale, 2010

SUR LA PÉDAGOGIE DU FRANÇAIS, DE LA LECTURE ET DE L'ÉCRITURE

Romanciers à 13 ans, Denoël, 1978

La grammaire à tâtons, Casterman, 1983

Ils ne sauront pas tous lire en même temps (avec Marie
Petaut) Hachette éducation, 1994

La grammaire est un jeu d'enfants (avec Marie Petaut)
Calmann-Lévy, 1997

Anti-manuel d'orthographe, Victoires éditions, 2008

SUR LE PAYS DE CAUX

Nouveau dictionnaire cauchois, chez l'auteur, 1979

Pays de Caux (avec Didier Le Scour) Garnier, 1981

Le coup d'œil purin (traduction), chez l'auteur, 1982

FICTION

Le deltiste, dramatique, France Culture, 1988

Je n'entendais pas le cri des pierres

PASCAL BOUCHARD

69

ères
éditions

Table des matières

Conception de la couverture:
Corinne Dreyfuss

Réalisation :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
ME - ISBN PDF : 978-2-7492-1690-4
Première édition © Éditions érès 2010
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.
L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC),
20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris,
tél. : 01 44 07 47 70 / fax : 01 46 34 67 19

Dédicace	7
Le cri des pierres	13
L'être à l'aune du compte en banque	35
« T'aimés pas les bêtes »	47
Il était une fois... un journaliste	59
Héritage	75
« Bien vieillir... »	95
56, rue de R*** (drame en milieu bobo)....	107
Un homme normal.....	173

Dédicace

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure... » C'est l'*incipit* le plus célèbre de toute la littérature française. Peut-être parce qu'il désigne très exactement ce que c'est qu'écrire, en quoi écrire n'est pas parler. Aucune conférence, ni aucune conversation de salon ne peut commencer par « Longtemps, je me suis couché de bonne heure. » Même sur un divan, aucun analysant, pourtant sommé de dire tout et n'importe quoi, ne dira jamais « Longtemps je me suis couché de bonne heure ».

Celui qui prononcerait pareille phrase, une phrase aussi insignifiante, il faudrait qu'il ait en tête une histoire à vous couper le souffle, que ce qui suit soit d'une grande importance. Il créerait un effet d'attente, chez son auditeur, formidable. Celui qui vous annonce comme si c'était une vérité essentielle un fait qui n'a aucun intérêt crée une attente, il va nous surprendre. Or le

narrateur de *La Recherche* n'a rien de très extraordinaire à nous dire. Au contraire. Il nous raconte ensuite qu'il s'endort, puis qu'il est réveillé par l'idée qu'il doit s'endormir... Impossible de tenir un auditoire avec pareille histoire. Mais à l'écrit, ça fonctionne. Je me souviens, à 18 ans, d'avoir lu *Combray* comme on lit un roman policier, jusqu'à trois heures du matin, baigné de sueurs froides sous des couvertures trop lourdes, et qui pourtant ne me réchauffaient pas, incapable que j'étais de lâcher un récit qui fonctionne sur la promesse d'une révélation sans cesse repoussée et qui sans cesse tente d'aller au plus près du réel, comme si les mots allaient enfin se substituer aux choses. Heureusement, après deux cents pages, arrivent les Verdurin, et leur vulgarité. Je pouvais enfin dormir.

Proust était un mondain, il aimait briller dans les salons. Je suis bien certain qu'il se serait fait couper la parole, et voler la vedette, s'il avait prononcé ces mots: «Longtemps je me suis couché de bonne heure.» À la rigueur, en jouant le «suspens», il aurait pu tenter le coup, à condition de ne pas continuer: «Parfois, à peine ma bougie éteinte, mes yeux se fermaient si vite...» Imaginons à présent non pas la causerie, mais l'autre situation de parole par excellence, la conférence. Toute conférence a un objet. On peut faire quelques digressions. Le spécialiste du sommeil peut risquer une anecdote personnelle, et peut-être même expliquer qu'enfant, il se couchait de bonne heure, mais la digression s'arrête là, il faut qu'il revienne très vite à des

considérations scientifiques et pratiques dont l'importance justifie qu'on se soit déplacé pour l'écouter. À l'inverse, impossible lors d'un dîner en ville d'être trop longtemps sérieux, de donner sur les processus de l'endormissement, ou sur la politique économique du gouvernement, ou sur les cardiopathies d'origine virale, plus que quelques formules bien senties. Allongé, la tête tournée vers le mur, parlant à quelqu'un qu'on ne voit pas, mais qu'on paie pour qu'il vous écoute, vous pouvez mêler le souvenir personnel, qui, dans d'autres circonstances, n'intéresserait que vous, et des considérations philosophiques, qui ne révèlent rien de votre inconscient. Mais votre analyste vous fera peut-être alors remarquer l'agressivité que vous manifestez à son égard, à l'ensevelir ainsi sous les discours! Il s'intéressera moins au contenu de vos propos qu'à leur intention, et un signifié l'emportera, malgré vous, sur un autre. Il détournera, d'une question, peut-être même d'un simple toussotement, le cours de votre parole.

Écrire, c'est dire ce qui ne peut être dit, à un lecteur qui ne vous entend pas.

L'autre écrivain exemplaire est, bien évidemment, Michel de Montaigne. Nul ne sait comment il a procédé. J'emploie à dessein «procédé», qui suggère un processus de production. Il précise quelque part qu'il «dicte» ses *Essais*, mais les spécialistes ne croient pas qu'un serviteur ait joué le rôle du scribe, l'auteur faisant les cent pas et pérorant tandis que la plume de l'autre courait sur le papier. Le mot suggérerait

plutôt qu'il recherche dans l'écriture la fluidité de la parole. Il va «à sauts et à gambades», au hasard des mots et des idées. Mais par quel miracle un texte sans projet, sans rien qui l'organise, un texte dont le seul principe est la fantaisie d'un homme singulier, dont les associations d'idées n'ont, a priori, aucun intérêt, a-t-il pu faire un best-seller? Il y avait sans doute parfaite adéquation entre un homme et son temps, mais le succès dure depuis 1580. On peut toujours contourner la difficulté: «Montaigne est un génie, et sa leçon de philosophie continue de nous intéresser.» Certes, mais il est des manières plus simples, plus économiques, d'exposer une morale, comme le font les «vrais» philosophes, d'Aristote à Lévinas en passant par Kant. D'autre part, n'exagérons rien. Notre vision des *Essais* est trop souvent déformée par la connaissance que nous avons de quelques pages, soigneusement sélectionnées par les anthologies scolaires. Le texte originel n'est pas, sur la distance, toujours au même niveau. La bibliothèque n'est pas aussi fournie que ne le donne à penser la diversité des emprunts aux auteurs de l'antiquité. Montaigne dispose d'une sorte de *Sélection du Reader's digest* avant la lettre, où il puise des citations comme dans un *best of*. Il connaît ses classiques, mais n'est en rien un puits de science. Il a des intuitions qui fondent des pans entiers de la pensée contemporaine. Dans le chapitre *Des Coches*, il invente l'ethnologie, puisqu'il se met «dans la tête» de l'Indien qui voit débarquer les Espagnols, et pense en fonction des moyens

dont dispose celui qui n'a jamais vu de chevaux, ni d'arme à feu. Allons plus loin, il nous oblige à considérer la relativité des points de vue, qui est à la base de toute notre organisation politique. Notre dette à son égard est immense. Mais nous avons bien d'autres créanciers dont nous ne lisons plus les œuvres. Alors, à quoi tient le miracle de Montaigne, la fascination qu'il continue d'exercer?

Par définition, les miracles ne s'expliquent pas. Et quand bien même j'aurais la prétention de vouloir m'y risquer, d'autres, tellement plus savants que moi s'y sont essayé, que je n'aurai pas le ridicule, ici, de tenter aucune démonstration. Tout au plus puis-je constater que Montaigne n'a pas rassemblé sur la colline de Saint-Émilion où il avait son château, une troupe d'auditeurs qui l'auraient entendu «dicter», improviser devant eux de subtiles variations sur des thèmes imposés. Nul Platon n'a ensuite recueilli les propos de ce nouveau Socrate. Les *Essais* fonctionnent parce qu'ils sont écrits, et la fluidité, vertu première de la parole, ne décourage pas la lecture justement parce que c'est une lecture.

Je ne suis ni Proust, ni Montaigne. Le seul point commun que j'ai avec eux est que j'écris ce que je ne dis pas, ce que je ne peux pas dire. Imaginez que j'annonce une conférence qui aurait pour titre *Le cri des pierres*: seuls y viendraient les infirmiers des hôpitaux psychiatriques chargés de me passer une camisole ou de contenir mes divagations avec les ressources que leur offre la pharmacopée. Et dans aucun salon,

je ne pourrais mêler l'anecdote personnelle et des considérations sur la phénoménologie du journalisme sans me faire couper la parole. Je n'aurais pas la moindre chance de tenir le crachoir plus de trois minutes. Nulle part, le récit de mes aventures, bobo parmi les bobos du quartier de la Bastille, ne retiendrait l'attention. Quant aux tribulations d'un braqueur de banques, j'en ai fait un petit show pour mes proches. Ils ont bien ri, parce que je n'ai pas cherché la nuance.

Ami lecteur, tu trouveras ici ce qui ne peut être dit, non que ce soit particulièrement croustillant ou salace, mais parce que le mouvement de va-et-vient que j'ai donné à ces essais et à ces récits, entre moi et les autres, entre le singulier et le commun, est trop fragile pour la parole. Ce sont des réflexions qui ne valent que par les portraits où elles s'insèrent, et réciproquement. Depuis sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent, tout a été dit. Après Auschwitz et Srebrenica, ce qui ne l'avait pas encore été, l'a été. Je ne prétends rien ajouter d'essentiel, sinon témoigner de la nécessité où je suis d'être un parmi les hommes. Ami lecteur, c'est donc à toi que je dédie ces quelques pages, puisque j'ai besoin de ta considération pour exister. Mais tu ne m'en voudras pas si je les dédie plus spécialement à mon épouse et à ma fille, à qui je ne dis pas tout, et à Esteban et Nora, de façon qu'ils puissent ne pas se contenter du souvenir de nos conversations s'ils se demandent un jour qui j'étais.

Le cri des pierres

I

Enfant, je n'entendais pas le cri des pierres. J'avais 18 ans, à la fin des années 1960, quand j'ai entendu leur voix la première fois. J'étais à Donegal. Je faisais le tour de l'Irlande, et je me suis arrêté dans cette province du nord-ouest de l'île. Je ne me souviens pas bien, quarante ans plus tard, à quoi ressemblait la route, ni comment j'étais arrivé là. Elle était je crois, un peu étroite, l'asphalte était d'un gris assez clair qui tranchait sur le vert des collines. À mesure que nous approchions de la mer (je voyageais avec un ami), l'herbe était plus rase, comme si, pour éviter de donner prise au vent, elle s'interdisait de pousser. Elle n'avait pas pour autant l'aspect d'un gazon fraîchement tondu, ou d'une riche prairie qu'on aurait parfaitement fauchée.

La coupe donne au vert une profondeur bleutée, et on y devine la promesse du regain. Rien de tel sur ces mamelons arrondis, rabotés par un climat rude, et qui s'étendaient aussi loin que portait la vue; seuls des moutons patients, mangeant du bout des dents, prenant à chaque fois à peine de quoi faire le dixième d'une bouchée, y trouveraient de quoi se nourrir, c'était évident. Pas une maison, pas un passant, nous étions seuls dans un désert froid, mais j'avais envie d'aimer cette terre pauvre.

Je suis allé, quinze ans plus tard, dans un autre désert, au sud de Marrakech, au sud de Ouarzazate même. J'ai traversé d'immenses étendues plates, constellées de pierres noires, que barrait à l'horizon un mur rose, qui était une falaise de sable, et qui prenait au couchant toutes les couleurs, jusqu'aux mauves, que le soleil nous adresse. C'était très beau, mais ce n'était pas pour moi. Plus loin, j'ai marché dans les dunes. Je n'ai pas eu l'idée de m'installer dans ces espaces vides. J'aurais pu m'y enfoncer, jusqu'au centre qui n'est nulle part, et me perdre dans la quête du néant. J'aurais pu avoir envie d'y mourir, pas d'y vivre. Heureusement j'étais avec ma fille, encore petite, et le souci d'elle m'a empêché de pousser plus avant. J'ai fait demi-tour. En Irlande, je ne courais pas le risque de me laisser fasciner, et j'ai songé que je pourrais m'y installer, trouver une petite maison perdue au milieu de ces prairies assez peu hospitalières. Je les aurais parcourues à grands pas lents, réguliers, et j'aurais tenté de m'en montrer digne. Je

rêvais d'être comme ces bergers qui marchent courbés sur un bâton, qui sont comme les rares arbustes déformés par le vent, et qui conservent leur forme tourmentée par temps calme, ou comme les pierres, qui font partie du paysage. Je m'étais promis d'y revenir, ce que je n'ai pas fait. Pour compenser, j'ai vécu plusieurs années non loin de Dieppe, sur un plateau crayeux, où j'ai tenté de me fondre, de me faire aussi petit que possible, comme une parcelle de ce monde qui résiste aux violences du temps.

Soudain, la route qui menait à Donegal, au hasard d'un virage, a découvert l'océan. Il faisait très beau. Le ciel était bleu, l'air parfaitement immobile, la mer au repos. Je n'ai pas le souvenir d'un seul cri d'oiseau. Rien qui vint déranger cet instant parfait. De longues bandes de rochers s'avançaient vers le large. Ils étaient gris, ils émergeaient à peine d'une dizaine de mètres, et ils étaient plus polis que des galets. Des milliards de tempêtes, depuis des millions d'années, s'étaient abattues sur eux, chaque hiver était revenu le gel et chaque nuit l'angoisse des heures sans mesures. Des nuages sans fin, depuis le début de l'ère primaire (ou secondaire, je ne sais pas, je ne suis pas géologue, et ça n'a aucune importance, seul compte le fait que ces restes de montagnes sont aussi vieux que le monde) ont roulé dans le ciel, et les vagues se sont fracassées sans relâche sur leur dos. Mais ils résistent. Ils abandonnent quelques grains infimes, quelques atomes de leur matière à chacune, mais si peu. Ils ne bougent pas, ils ne se plaignent ni du

froid, ni du chaud, ni de l'ennui qui use le cœur des hommes plus sûrement que le sel de chaque marée ne les tараude. Ces rochers-là ne criaient pas. Seule leur rumeur (pas celle de la mer qui était tout à fait calme) m'est parvenue. Je ne pouvais que les admirer, comme j'admira la sagesse de Sénèque (j'avais dans mon sac à dos les *Lettres à Lucilius*).

Au début des années 1980, j'ai rencontré les pierres de Corvo. Corvo est la plus petite des îles des Açores. De Lisbonne, il faut prendre un avion qui vous amène au cœur de l'archipel. À Sao Miguel, vous prenez un autre avion, bien petit à côté du premier, qui atterrit sur une piste en herbe à Florès, « l'île des fleurs ». Restez-y un jour ou deux, ça en vaut la peine. Tous ceux qui traversent l'Atlantique y font escale au retour. Ce sont presque toujours des couples encore jeunes, qui se sont donné une année de rêve avant de se fixer, d'acheter une maison, de s'installer. Ils ont fait quelques économies, quitté leur boulot, ou pris un congé sans solde, acheté un voilier, et sont partis vers les Antilles. Au retour, ils se ravitaillent à Florès. En général, ils n'en peuvent plus de tout ce temps vécu à deux, sans rien rencontrer que des dauphins ou des dorades. Ils se haïssent même parfois, et l'un des deux abandonne l'autre qui reste à quai. Mais ce n'est pas ce spectacle désolant qui mérite que vous vous arrêtiez là, à moins que vous ne soyez en peine de quelque bonne fortune, et que vous ne tentiez votre chance auprès de celui des conjoints qui est du sexe qui vous intéresse. Non loin

du port, une falaise immense de basalte, d'un noir parfait, tombe à pic dans la mer. Dans chaque interstice de la roche, poussent d'énormes hortensias sauvages, aux fleurs parfaitement bleues. Elles donnent leur nom à l'île. Pour une raison qui m'échappe, les photos, du moins du temps de l'argentique, étaient incapables d'en fixer la couleur, et les massifs y apparaissaient d'un blanc sale un peu minable. J'aime l'idée qu'il n'existe nulle trace d'une splendeur pareille, sinon dans ma mémoire. Je me méfie des souvenirs de papier, des albums qui emprisonnent les objets et les êtres tels qu'ils furent, je préfère ce qui reste après que l'oubli a emporté ce qui n'était pas essentiel. Pour les hortensias de Florès, vous y êtes obligés par les lacunes de la technique, il faut s'en féliciter. Un peu à l'écart, vous trouverez aussi le port baleinier. Les pêcheurs chassent le cachalot (du moins le chassaient-ils au début des années 1980, les amis des bêtes étaient moins puissants qu'aujourd'hui) au harpon, comme dans les temps anciens, et avec un peu de chance, vous en verrez découper un. Vous le verrez d'abord le long de la grosse barque à moteur qui le ramène, il flotte entre deux eaux, masse grise un peu décevante, moins énorme qu'on ne l'imaginait. Les hommes le hissent sur un plan incliné, puis ils l'attaquent à la tronçonneuse. Ils découpent d'énormes lambeaux de peau, qui viennent avec la graisse. La tête est séparée du corps, dont la tranche sanguinolente, et ronde comme celle d'un thon à l'étal du poissonnier, est aussi haute qu'un homme.

Après ces deux ou trois jours donc, la rétine saturée de rouge et de bleu, vous prenez un bateau, une grosse vedette, et vous allez à Corvo. Comptez une heure ou deux pour la traversée. Corvo est l'«île des corbeaux». C'est juste un ancien volcan qui émerge au nord de l'archipel. Sur l'un des flancs, une vieille coulée de lave en a adouci la pente, et un village s'est installé au point précis où elle est entrée dans la mer. L'hiver, il compte moins de deux cents habitants. L'été, une dizaine d'amateurs de plongée sous-marine viennent prendre des chambres d'hôtes, au confort rudimentaire. Ils paient le plus souvent leurs lits avec des mérours. Quand ils sont fatigués, ils bronzent sur la minuscule plage de sable fin, à gauche du port.

Un matin un peu gris, en sortant de chez la veuve qui nous hébergeait, un ami photographe et moi, au lieu d'aller vers l'eau et donc de prendre à main droite, j'ai pris à l'opposée la rue qui montait. Je n'avais rien prévu de particulier, je ne savais pas où j'allais, ni pour combien de temps je partais. Quand je marche au hasard, je vais toujours vers le haut, à l'encontre de Roger Vailland qui raconte qu'il aime dans une ville les quartiers bas, surtout s'ils sont louches. J'ai toujours envie de voir au-delà, de passer une colline, ou un mur, pour découvrir un pays nouveau, avec toujours l'espoir que me sera révélé ce qui m'était caché. J'ai donc pris à gauche en sortant de chez la veuve où j'avais mon lit. Le sol était irrégulièrement pavé. Il n'avait pas besoin de l'être plus soigneusement,

pour les quelques mobylettes et tricycles que les villageois avaient importés. Il n'y avait pas une seule voiture sur l'île, on se demande bien à quoi elle aurait servi. Au premier carrefour, j'ai pris à droite, dans le sens de la pente, et au carrefour suivant, j'étais sorti du village. La route passait entre les clos que délimitaient des murets de pierres sèches. Comme dans toutes les terres pauvres, des générations ont ramassé, à chaque labour, les cailloux que remontait la charrue, elles en ont fait des tas, que d'autres ont portés aux extrémités du champ, pour en marquer les limites. Ils n'avaient pas eu loin à aller. Chaque lopin était minuscule. La plupart étaient plantés de maïs. Dans d'autres, laissés en prairies, paissaient des ânes. J'ai croisé un paysan, qui avait un petit tracteur (en fait un motoculteur attelé d'une remorque), et un autre, dont la mule était chargée de grandes tiges de roseaux. Il faisait chaud.

À mesure que j'avancais, le chemin devenait de plus en plus étroit. Bientôt ce ne fut plus qu'une sente parmi des herbes folles. Un petit vent plus frais rendait la marche agréable. Je me suis retourné. L'océan semblait une toile métallique, moirée de bleu et de gris, quand passaient les nuages. Plus d'arbres, juste des buissons, de petits figuiers un peu rabougris et des hortensias. Je marchais depuis deux heures au moins, je n'avais dit à personne où j'étais parti. Je me suis demandé si c'était bien raisonnable. La pente était de plus en plus raide. Je devais m'aider de mes mains, agripper des touffes de feuillages, ou

des racines pour me hisser. Ce n'était pas de l'escalade, n'exagérons rien, mais plus tout à fait de la marche. Je continuais, sans savoir pourquoi. Je suis entré dans le nuage qui recouvrait le cratère du volcan, je n'y voyais plus à cinq mètres, et j'avais un peu froid. Je suis arrivé tout en haut. La rumeur de l'océan s'est tue à l'instant où je suis entré dans cette vaste cuvette, fermée par un couvercle de brume grise. Le silence était parfait, tout comme le vert de l'herbe qui tapisait uniformément le sol. Des vaches paissaient, parfaitement libres. Elles avaient tant à faire, tant à manger, qu'elles oubliaient de marcher. Elles tendaient la tête jusqu'à être obligées de ramener sous elles une patte restée en arrière, puis à déplacer une autre patte. La richesse de leur provende était infinie, elles n'en viendraient jamais à bout. Je suis descendu, en prenant quelques repères, pour retrouver le passage au retour. Parfois, je dérangeais dans l'un des infimes ruisseaux que je traversais une grenouille qui sautait plus loin, ou un corbeau freux, qui s'envolait pour quelques mètres à peine, en coassant. Partout, comme s'ils avaient été jetés au hasard par quelque géant, d'énormes rochers noirs, vestiges de la dernière éruption, avant que le volcan ne s'éteigne, semblaient avoir été posés là la veille ou l'année d'avant. Aucune trace d'usure. Peu de vents dans cette enceinte si bien close, quelques grosses pluies, mais pas de gels, ni de grosses chaleurs sous l'anticyclone, ai-je pensé. Ils étaient comme au premier jour de la création, des rochers neufs. Ils venaient du plus

profond de la terre, ils avaient été projetés à des mètres de hauteur, et ils étaient restés là, figés comme des guerriers stoppés net dans leur élan, immobiles pour l'éternité.

Quelques-uns avaient roulé au point le plus bas, où plusieurs petits lacs s'étaient formés, qu'ils surplombaient, masses noires entre le gris du ciel et le gris de l'eau. Je suis monté sur l'un d'eux. De forme irrégulière, il faisait à mi-hauteur comme une petite terrasse juste assez grande pour que je m'y allonge. Je ne sais pas ce qui m'a pris. Je me suis déshabillé, et je suis resté là, entièrement nu, dix minutes ou une demi-heure, exposant ma chair trop blanche, minuscule, dans ce paysage d'origine du monde, pour m'y fondre et pour dire en même temps mon absolue étrangeté parmi les pierres.

Elles ne criaient pas davantage que celles de Donegal. C'est à Paris que je les entendues crier. J'habitais non loin de la Bastille un appartement aménagé dans d'anciens ateliers, dont on disait qu'ils avaient été eux-mêmes aménagés dans une écurie. La légende voulait que les hôtels du Marais eussent leurs équipages quelques centaines de mètres plus loin, où le terrain coûtait moins cher. Au rez-de-chaussée, les chevaux et les voitures; au premier étage, la paille et le foin; au second, les chambres des palefreniers. Après la révolution, les ébénistes du Faubourg Saint-Antoine s'y étaient installés, et comme ils manquaient de place, ils avaient surélevé le bâtiment. Ils n'étaient pas très précautionneux, ou ils étaient mal conseillés;

quand ils avaient froid, ils mettaient un poêle, coupant les poutres qui gênaient le passage des tuyaux, et les raccordant entre elles avec des ferrailles. Le surpoids des deux étages et la désorganisation des « descentes de charges » (c'est ainsi que disent les architectes) avaient occasionné des désordres qui se découvraient à mesure que les nouveaux occupants, des « bobos » comme moi, prenaient possession de leurs « lofts », faisant tomber les plâtres qui recouvraient les « refends » à pans de bois, ou les appareillages de moellons. La pierre de Paris est tendre, d'un magnifique jaune blond, et j'avais dégagé un mur entier de pierres apparentes. L'une d'elle était fendue. Je devinais qu'elle avait claqué, cinquante, cent ou deux cents ans plus tôt, quand la charge qu'elle supportait était devenue intolérable. Je ne pouvais la voir sans avoir pitié d'elle, et de toutes ses soeurs, condamnées, tels de modestes et anonymes atlantes, à soutenir plus qu'elles ne pouvaient. En physique, on postule que tout système immobile est le produit de forces égales et opposées. Je n'ai jamais compris comment le sol, lorsqu'on marche, pouvait réagir en opposant au poids de la personne, une force égale dirigée vers le haut. Je suppose qu'il s'agit d'un artifice logique qui permet de calculer la résistance des matériaux, ou tout simplement de présenter comme harmonieuse et raisonnable une théorie commode des équilibres et des réactions, et que la réalité de la force des pierres est une simple vue de l'esprit. N'empêche que j'admiraient leur infinie patience, elles restaient sans

bouger, portant sur leur dos tout l'immeuble. J'avais pitié de leurs cris inaudibles.

II

Ne pensez pas pour autant que je sois fou. Je suis un homme très raisonnable. Je le sais car j'ai fait l'expérience de la folie, par deux fois, à deux ans d'intervalle environ. J'avais une trentaine d'années quand j'ai emménagé dans une étrange petite maison située au point précis où cesse la plage et où commence la falaise. Quiberville-sur-Mer est une station balnéaire normande, à mi-chemin entre Dieppe et Veules-les-Roses, à l'embouchure d'un de ces minuscules fleuves qui creusent de larges vallées au fond parfaitement plat. Une longue digue, parallèle à la mer, empêche qu'à chaque marée elle n'inonde les terres basses, ou à chaque tempête, et les galets ramenés de très loin (on m'a dit qu'ils traversaient l'Atlantique, roulés par les courants dans les profondeurs insondables, mais je suppose que c'est une de ces légendes que se racontent, avec beaucoup de sérieux, comme autant de vérités scientifiques, les gens du cru) s'y heurtent et forment une plage où les Parisiens et les Rouennais se pressent aux beaux jours, bien qu'elle ne soit pas très confortable, et qu'il fasse rarement assez chaud pour y étaler une serviette et bronzer. Ma maison était donc située au bout de cette plage, juste un peu en hauteur. Ce samedi-là, le ciel était bleu, les nuages rares, et je prenais possession des lieux.

J'avais installé mon bureau face à la fenêtre de la chambre qui donnait sur l'immensité laiteuse au premier plan, (les vagues sans cesse arrachent à la falaise de la craie qui donne cette couleur à l'eau), grise et verdâtre plus loin, vraiment bleue plus loin encore. Je regardais par l'autre fenêtre, celle qui donnait sur la plage et la digue, les enfants qui couraient, et les filles qui prenaient les rares rayons du soleil. Certaines, audacieuses, étaient passablement dévêtues. Soudain, des coups dans le mur. Trois ou quatre, violents et sourds. Ils venaient de l'épaisseur même du mur. C'était incompréhensible. Je me suis dit : «Tiens, la maison est hantée, il y a un fantôme dans le mur, qui se manifeste en donnant des coups.» J'ai encore pensé: «J'espère que ce sera un fantôme sympa, qu'il ne cognera pas la nuit, qu'il ne m'empêchera pas de dormir.» Avant moi, habitait dans cette maison un couple, et la femme, très jeune, était morte d'un cancer. Je la connaissais bien et j'avais suivi toutes les phases de la maladie. J'ai continué de regarder par la fenêtre, et j'ai compris que des gamins faisaient claquer des pétards, dont le son venait ricocher sur la façade. J'ai supposé qu'il leur revenait en écho. Combien de temps m'a-t-il fallu pour formuler l'hypothèse du fantôme, et pour l'abandonner au profit d'une autre, plus rationnelle? Dix secondes? Trois minutes? Pendant quelques instants, mon esprit a flotté et j'ai accepté l'irrationnel.

La seconde expérience dont je me souviens se situe à quelque temps de là. Mon frère, qui est artiste, exposait à Rouen. À la fin du vernissage, j'ai proposé qu'on continue la fête chez moi. Nous nous sommes entassés au hasard des voitures, et je ne connaissais pas bien les trois qui étaient sur ma banquette arrière. Nous étions en fin de journée, la lumière du couchant était très belle, les conversations avaient cessé, mes passagers somnolaient. Je faisais souvent cette route, et j'y prêtais juste l'attention suffisante pour éviter un accident. En passant le sommet de la côte de Barentin, j'ai vu, plus loin, un peu perdue dans la campagne, une station service qui semblait désaffectée. Et je me suis dit : «Ce n'est pas une vraie station service, en réalité, c'est une aire d'atterrissage pour les Martiens déguisée en station service.» J'ai immédiatement compris que je délirais, et j'ai entendu un son qui était là depuis un moment, sans que je m'en rende compte. Le passager du milieu, pour ne pas être tassé entre deux grands gaillards, s'était penché vers le siège avant, donc vers moi, et il marmonnait des propos incohérents. Ce n'était absolument pas un invité, mais un pique-assiette qui avait profité du buffet offert par la Maison de la culture et qui s'était ensuite glissé parmi nous, sans que personne y prenne garde. Mes connaissances en psychiatrie ne me permettent pas de mettre un nom sur la maladie de ce garçon, dont les pompiers m'ont débarrassé à quatre heures du matin, après qu'il m'eut menacé d'un couteau. (J'ai fait à cette occasion

une autre expérience intéressante d'ailleurs. Il brandissait son arme très haut et sur le côté, et il était manifeste qu'il n'avait aucune expérience de son maniement. J'ai fait un peu de boxe quand j'étais étudiant. J'étais très mauvais, mais j'en savais assez pour le mettre KO. Son menton était en face de mon poing, je n'avais qu'un geste à faire, et je ne l'ai pas fait. Je suis incapable de frapper un adversaire, même potentiellement dangereux.) Un ami psychiatre m'a expliqué que les idées délirantes sont assez fréquentes dans les états de semi-somnolence, ou quand tombe la nuit. La lumière très douce et chaude de cette toute fin d'après-midi, la fatigue de la journée, tout se cumulait pour favoriser les débordements de l'imagination, et la présence d'un délire à portée de mon oreille droite a été le facteur déclenchant. J'ai compris ce jour-là que la maladie mentale est la plus contagieuse de toutes.

III

Je plains les pierres, qui subissent le poids du monde, et les plantes, qui n'ont pas de mots pour dire leurs souffrances. J'ai commencé à m'intéresser au monde végétal le jour où un fleuriste m'a conseillé, si je voulais faire durer le bouquet que je venais de lui acheter, de ne pas le changer de place. «Elles n'aiment pas bouger», m'a-t-il dit. Et ça m'a paru soudain évident. Elles ont des racines, elles sont par nature immo-

biles, et même une tulipe dans un vase en garde le souvenir.

Quand tombent les feuilles des arbres, je me demande si je ferais moi-même partie des premières, ou des dernières tombées, si j'étais feuille, et quand les bourgeons, au printemps suivant, éclatent, si je serais du genre précoce ou tardif, timide ou fanfaron... Si je dois éclaircir un semis de radis, je me demande pourquoi tuer celui-ci plutôt que celui-là.

J'ai un jour rêvé d'écrire un roman qui serait parfaitement abstrait. Les deux héros auraient été un homme et une femme, sans plus de précisions, sans autres noms que «lui» et «elle». Je souhaitais même aller plus loin dans l'abstraction. Mes personnages seraient deux êtres dont le sexe ne serait pas davantage précisé que la couleur de leurs cheveux ou la longueur de leur nez. Rien n'est plus insupportable dans un roman que les descriptions des personnages. «Henri prit sur la tablette le savon à barbe et commença de se l'appliquer sur les joues. Il voyait dans la glace le visage d'un homme d'une trentaine d'années. Les cheveux, parfaitement noirs encore, laissaient pourtant le front plus haut que lorsqu'il était adolescent. Il pensa que cela lui donnait l'air intelligent. Les sourcils étaient fournis, le regard sombre et profond, le nez, plutôt long, était légèrement tordu à gauche, la bouche était sensuelle. Il plaisait aux femmes...» Qu'avons-nous besoin de savoir s'il a le nez long ou court? Et qu'il plaise aux femmes, nous nous en rendrons compte assez tôt

si le récit est bien conduit. D'ailleurs, pourquoi s'appelle-t-il Henri plutôt que Daniel, Gaston ou Gédéon? Quelle importance? Je voulais des héros dont on ne saurait rien que ce qui était nécessaire. Peut-être me prenais-je pour Racine, qui à partir des trois mots d'un historien romain, *invitus invitam dimisit*, trouvait la matière d'une tragédie en cinq actes, et qui, selon la formule du temps, «faisait quelque chose de rien», sa Bérénice lui permettant de l'emporter sur Corneille, son rival vieillissant. Je cherchais donc le rien dont je ferais quelque chose. Sur l'auto-route en direction de Lyon, j'ai eu l'œil attiré par le panneau qui marque la ligne de partage des eaux, au sommet d'une colline. Le mot même de colline est trop fort pour ce très léger renflement du sol. Selon qu'une goutte d'eau tombait au Nord ou au Sud de cette ligne, elle rejoignait un ruisseau, puis une rivière, puis un fleuve qui l'amenait en Méditerranée ou dans la Manche et l'Atlantique. Voici donc deux individus strictement identiques, deux molécules qui ont même nom, H₂O, et dont le destin, à quelques centimètres près, varie du tout au tout. La molécule A sera prise dans un bras du Gulf Stream, qui l'emportera jusqu'aux pays les plus froids, et elle restera pendant quelques millénaires enfermée dans un glacier norvégien, tandis que l'autre, vite évaporée, arrosera le Maghreb, retournera en mer, repartira sans cesse pour de nouvelles aventures. J'ai commencé à écrire les aventures d'H₂O, de deux molécules amies et séparées par le destin sur cette ligne fatale. J'ai calé au bout

de deux feuillets, quand j'ai réalisé que le temps n'existait pas pour mes deux héroïnes. Quelques milliers d'années ou trois mois, c'est tout un pour une molécule qui peut être à l'état gazeux un jour, solide le lendemain, sans que sa nature en soit altérée. La fiction a besoin de la présence de la mort. Sa présence potentielle suffit, et il n'est pas nécessaire qu'elle soit menaçante, elle donne juste un prix au temps qui sans elle ne passerait pas. Un roman nécessite des hommes et des femmes qu'on puisse nommer, et dont on sache s'ils ont le nez long ou court, même s'ils n'ont rien de Cyrano ou de Cléopâtre, même si cela n'a aucune importance. Ils sont inscrits dans le temps.

J'avais très peur du jour où je prendrai ma retraite. Parfois, je croise des retraités qui me disent qu'ils sont en vacances du 1^{er} janvier au 31 décembre, que dimanche ou lundi ont pour eux la même sonorité. Ils sont hors du temps, comme les immortels, justement quand ils approchent de la mort. J'ai fait l'expérience du chômage, des matinées sans nécessité de me lever et des journées vides à l'agenda. J'ai senti qu'il était facile de se laisser glisser un peu hors du temps, hors même du désir, de limiter un peu l'appétit de vivre, de laisser s'établir un nouvel équilibre homéostatique, avec juste assez d'idées et d'ambition pour arriver à la fin de chaque journée.

J'ai donc dû réviser mon jugement. Je ne crains pas la retraite, je me fais suffisamment confiance pour trouver chaque matin une raison

de me lever, et pour me donner des rêves qui me tiendront éveillé. Je ne crois pas que je serai jamais ce clochard couché dans un couloir du métro. Le spectacle était étrange. L'homme, comme tous ses semblables, avait posé sur le sol une coupelle avec quelques pièces. On sait qu'une sébile vide n'invite pas le passant à y déposer son obole. Mais il n'y avait mis que des centimes d'euros, comme pour demander une charité dérisoire. Il avait posé, entre la sébile et lui, un livre de Pierre Desproges, *Vivons heureux en attendant la mort*, dont il avait rayé au feutre noir, de façon à en rendre la lecture impossible, «Vivons heureux», et il s'était couché, «en attendant la mort», de tout son long, tourné vers le mur. Dormait-il? Il n'avait aucun regard pour les passants, bien sûr, mais même aucune tension d'aucun muscle de son dos qui marque qu'il prêtait la moindre attention aux mouvements des gens, autour de lui. Et pourtant l'agressivité du message qu'il nous adressait était palpable. «Vous m'avez rejeté du monde des échanges économiques, vous n'avez pas besoin de moi, je mets ma mort devant vous, je vous oblige à me regarder attendre la mort.» Le jour venu, je me souviendrai du clochard, pour ne surtout rien faire qui indispose ainsi mes contemporains. Je me ferai discret. Une dose d'insuline en intramusculaire évite de laisser le spectacle répugnant d'un corps déchiqueté par une balle, ou obscène si l'on choisit la pendaison.

Je ne crains pas la mort. Lucrèce écrit en substance, quelque part dans le *De Natura*

rerum, qu'il apporte aux hommes une «bonne nouvelle»: il n'y a rien après la mort. Et on ne saurait avoir peur de rien. Quand on a peur, on a peur de quelque chose. Donc on ne saurait avoir peur de la mort. Je suis totalement et absolument athée, je ne crois pas plus à l'au-delà qu'à Dieu, dont je sais qu'Il n'existe pas. Les preuves de la non-existence de Dieu se déduisent des preuves de son existence. L'une des «preuves» de l'existence de Dieu est ontologique. Dieu est, par définition, parfait. Sa non-existence contredirait sa définition même, puisqu'elle serait une limitation de sa perfection. L'argument se retourne. Dieu parfait, créateur de toute chose, ne peut pas avoir créé un monde imparfait, sauf à limiter lui-même sa perfection, comme un adolescent en pleine crise qui veut vérifier qu'il est aimé de ses parents malgré ses frasques, ses goûts musicaux, sa coiffure hirsute et ses vêtements trop grands (ou trop petits). Dieu ne peut pas même vouloir être aimé, car cela suppose qu'on pourrait ne pas l'aimer. Un être parfait ne peut pas voir limité l'amour qu'on lui porte. Il ne peut d'ailleurs pas être aimé car l'amour suppose un Je et un Tu, l'existence d'êtres extérieurs à Lui, une extériorité, et sa perfection ne peut pas être spatialement limitée. Dieu, par définition, ne connaît pas l'altérité. Sa perfection implique qu'il soit en toute chose et en tout être, qu'il soit toute chose et tout être. Mais s'il est le rocher qu'assaillent les vagues, il ne peut souffrir avec les tempêtes, et s'il est moellon d'un mur, il ne peut crier qu'il ne supporte plus le poids qui

pèse sur lui. Il ne peut non plus être l'enfant qui pleure la nuit. La peur du noir suffit à disqualifier Dieu.

Je connais l'objection, Dieu dans sa bonté nous a donné la liberté de ne pas l'aimer. Sommes-nous libres? Sommes-nous responsables de nos actes? Cette question est indécidable. Seules comptent les circonstances dans lesquelles la question est posée. Les sciences sociales, et plus généralement les sciences humaines, n'ont pas de sens si notre liberté est absolue. L'économie non plus. Si nos comportements sont organisés selon notre seule fantaisie, ils ne peuvent pas être étudiés. Nul ne pourrait établir de relation entre une cause et un effet, entre un environnement social et la réussite scolaire, ou entre les investissements consentis dans une action publicitaire et une augmentation de la consommation. Mais si nous ne sommes pas responsables de nos actes, ni de ce que nous sommes, donc si nous ne postulons pas notre liberté, il n'y a pas de société possible. Nul n'étant responsable, personne ne peut être jugé pour ce qu'il a fait. Et sans Justice, donc sans loi, aucune Cité ne peut émerger, aucun contrat social être passé. La vie sociale suppose la liberté, et l'économie suppose la détermination.

Notre liberté, étant une simple commodité intellectuelle, un postulat dans un cadre donné, un autre cadre supposant un postulat inverse, ne peut nous avoir été octroyée par Dieu qui se serait imposé à lui-même une limitation de sa perfection. Un être parfait ne peut pas donner

d'une main ce qu'il reprend d'une autre. Un être parfait ne peut pas même vouloir une chose, car une volonté s'inscrit dans le temps, et un être parfait ne peut pas être soumis à la marche du temps, et à la perte d'un avant. Mais il ne peut pas non plus ne pas avoir de volonté, car il manquerait à sa perfection un attribut.

L'idée même de la perfection étant absurde, puisque source de contradictions, et Dieu donc n'existant pas, par définition, par retournement de la preuve, seule existe la matière, soumise aux aléas. L'âme n'existe pas plus que Dieu, et je ne suis qu'une somme d'atomes, organisée selon un principe de vie. Le jour où ce principe de vie cessera de les associer, ils se disperseront. J'ai un temps imaginé que je pourrais être inhumé dans un sac, ou dans le plus fragile des cercueils, de façon qu'au plus vite, les composés carbonés dont je suis fait retournent dans le grand cycle de la nature. Mais je crains que cela ne soit pénible à mes héritiers, à qui je demande donc de m'incinérer, puis de disperser mes cendres dans quelque bois, de façon que mes molécules soient bientôt absorbées par les racines des arbres et se retrouvent l'année suivante dans les feuilles qui bruissent quand passe le vent d'un nuage. Elles tomberont à l'automne, et l'année d'après, mes molécules passeront à nouveau dans la sève d'un pin ou d'un hêtre. La pluie qui détrempe le sol en hiver, et qui ramène tout plus bas, les fera passer doucement du sommet d'une colline au bassin d'une rivière, et d'algue en algue, elles descendront vers la mer et se disperseront enfin.

L'être à l'aune du compte en banque

La philosophie classique distingue l'être et l'avoir. Les stoïques nous ont appris que l'être, c'était bien, mais l'avoir, négligeable, et surtout la confusion des deux hautement condamnable. Sénèque, le plus connu, et surtout le plus accessible des stoïques, était précepteur du jeune Néron. Autant dire qu'il régnait sur l'empire du monde connu. Immigré, venu de la lointaine Espagne, il s'était hissé, par la force de son intelligence, à la toute première place. L'héritier du trône était un enfant, et il lui dictait sa conduite, et celle des affaires de l'État par la même occasion. Aucune fortune actuelle, aucune *success story*, aucun *self made man* de notre temps n'a eu pareille réussite. L'histoire s'est mal terminée, puisque Néron devenu adulte lui a demandé de bien

vouloir se couper les veines, dans sa baignoire de préférence.

Il est difficile, j'ouvre ici une parenthèse, de juger sérieusement Néron. L'Histoire a été écrite par les vainqueurs, les patriciens, les grandes familles, qui étaient, dans cette « République », bien moins nombreuses et bien plus riches que les « deux cents familles » de notre III^e République. Fut-il vraiment le monstre que les mémorialistes ont décrit ? Ou lui en voulaient-ils d'avoir pris parti pour la plèbe, le peuple, contre les grands propriétaires terriens ? N'aurait-il pas pressenti que Rome, si elle ne se réformait pas, si elle restait soumise aux forces de la conservation, périrait un jour ? Elle se maintint durant quatre siècles encore, malgré les désordres politiques. Peut-être ces hommes illustres, ces Douze Césars dont la mémoire nous impressionne, n'occupaient-ils que le devant de la scène, et pouvaient-ils se livrer à toutes les pitreries qu'ils voulaient sans causer grand dommage à la *Res publica*, les affaires sérieuses étant traitées ailleurs, au sein du grand Conseil des familles ? Néron est-il odieux et ridicule parce qu'il a voulu prendre un peu des richesses des nantis pour les donner aux pauvres, ou parce qu'il a tenté de prendre un peu du pouvoir réel, et de l'ôter aux puissants, ou parce qu'il était odieux et ridicule ? Qu'importe, ce n'est pas mon objet ici. Seul m'intéresse Sénèque, qui au faite de la richesse et de la gloire, parvenu plus haut qu'aucun parvenu avant lui, ni après lui, ne parvint, disposant des femmes qu'il voulait (ou des garçons), des vins

les plus précieux, des laines les plus fines, des soies les plus souples, du luxe le plus extrême, régulièrement dormait par terre, à même le marbre, au pied de son lit de plumes, pour se souvenir que les biens matériels peuvent, du jour au lendemain, nous être enlevés. Chaque fois qu'il se retournait pour trouver le sommeil, et que l'os de sa hanche se heurtait à la dureté de la pierre, il renforçait sa certitude d'être, indépendamment de l'avoir.

Pour moi, je ne dors pas au pied de mon lit, et je ne distingue pas l'être de l'avoir. Mon existence est indexée sur l'état de mon compte en banque. Dit comme ça, c'est un scandale.

Les hommes d'ancien régime avaient la tranquille certitude d'être ce qu'ils étaient. Un aristocrate, lorsque Louis XVIII restaura la monarchie et rendit à la vieille noblesse son rang, à défaut de sa fortune, s'écria, paraît-il : « Dieu merci ! nous sommes encore quelques-uns pour qui le mérite ne compte pas. » Seule comptait la naissance. Et j'ajouterai après lui : « Dieu (bien qu'Il n'existe pas) merci, nous sommes tous des héritiers. » Mes parents m'auront laissé un peu d'argent, mais surtout une éducation, des valeurs. Mon père était médecin. Il disait qu'en cas de guerre civile, il se rendrait chaque jour à l'hôpital, à pied s'il le fallait, en rasant les murs si nécessaire, mais de façon à y faire son métier, et soigner les petits enfants. Il était pédiatre. Nul ne peut savoir ce qu'il ferait quand le risque de prendre une balle perdue devient trop grand et que la peur cisaille l'estomac. C'était une vertu

qu'il m'enseignait, non par l'exemple (Paris n'a pas connu de troubles sérieux depuis ma naissance, hors quelques barricades en Mai 68), mais par le fantasme. Je revendique cet héritage, la certitude que l'héroïsme n'est pas dans les grands gestes, dans les déclarations fracassantes ou les actions rares, mais dans la répétition quotidienne, modeste, opiniâtre, d'attitudes dignes.

J'ai eu ce débat, bizarrement, un jour, avec un curé. L'abbé Alexandre était une figure du pays de Caux, le grand plateau qui s'étend entre Le Havre, Rouen et Dieppe. Il racontait des histoires dans un patois un peu forcé, un peu amélioré, mais s'il n'avait pas très bonne réputation parmi les linguistes, il avait un franc succès auprès de la classe moyenne locale qui y trouvait l'occasion de se différencier des paysans du cru. L'exaltation d'un passé révolu permettait de célébrer discrètement l'avènement des temps modernes, et le directeur de la Caisse d'épargne d'une petite ville se félicitait de ne pas ressembler au père de son père, à la bouche édentée et au parler exotique. J'avais publié un dictionnaire cauchois, et je me flattais d'avoir fait preuve de plus de rigueur que l'abbé, à qui j'étais confronté par les notables du Rotary club d'Yvetot. Comment en sommes-nous venus à ce point de la discussion? Je ne sais. Il s'était exclamé : «Mais alors, si vous dites vrai, il faudrait recommencer le même effort sans cesse !» Je lui ai fait remarquer, non sans une pointe d'ironie dont j'aurais pu me dispen-

ser, que les enseignants (dont j'étais encore à l'époque), reprenaient chaque année, avec des élèves différents, les mêmes apprentissages, et qu'ils étaient condamnés à la modestie des éternels recommencements, une modestie que je croyais indispensable aux hommes d'Église.

Mon père s'identifiait à son métier. Il était médecin, et même si la situation politique lui retirait le peu de fortune qu'il avait, ses titres universitaires, la considération sociale dont il jouissait, il resterait médecin. Je ne suis pas médecin. J'ai été professeur de français, puis journaliste, j'ai exercé des professions à forte implication, mais à moindre technicité, et surtout des professions qui cessent d'être dès que les conditions d'exercice ne sont plus réunies. Un enseignant sans élève n'est plus prof, et un journaliste sans journal n'a plus qu'une carte de presse pour revendiquer une identité professionnelle dépourvue de signification. La fameuse formule, «y a-t-il un médecin dans la salle?» dit assez qu'un médecin reste ou redevient médecin à l'instant où l'on a besoin de lui. Même dermatologue, ou psychiatre, il devra assumer un accouchement. Il est supposé savoir faire face à l'urgence, éviter le pire en fonction des outils dont il dispose. Personne ne demande jamais à un prof ou à un journaliste d'intervenir dans l'urgence.

Un journaliste dispose d'un ensemble de connaissances qui lui permettent de comprendre la logique d'un média, et de s'y adapter, mais cette faculté d'adaptation perd tout son sens